

Sylvain Bouron

**NOTRE
ANGLAIS
EN
FRANCE**



Sylvain Bouron

Notre anglais en France

© Sylvain Bouron, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3621-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La réalité

Notre pays, à la traîne en Europe au rang de la compétence anglaise fera assez aisément entendre, à qui voudra apprécier cette réalité, la capacité limitée des Français à parler anglais.

Bon, il y a d'abord ceux, assez rares dans l'ensemble, mieux lotis que d'autres, qui s'accoutument tout à fait de l'anglais et tant mieux. On trouve aussi les équilibristes, en général optimistes et confiants qui commandent « fritz and boyssones » au fast-food sans avoir peur de faire une erreur. Toutes ces personnes s'expriment à la hauteur de leur capacité sans quelque complexe que ce soit. Tant mieux également.

On connaît aussi, pour beaucoup d'entre nous, au moins une personne quelque part pour qui l'anglais est le néant le plus total, pas même besoin pour certains d'entre nous de sortir de chez soi pour en trouver une. Cela peut se comprendre. Si on est aujourd'hui dans un monde globalisé, ce n'était pas encore le cas jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix où l'on a vu l'arrivée d'Internet, du tunnel sous la Manche, la démocratisation de l'aviation civile, jusqu'à cette réalité qu'est la nôtre aujourd'hui.

De même, tout le monde n'a pas nécessairement ni ne ressent d'intérêt ou un besoin quant à connaître cette langue.

Le dernier groupe, le premier à considérer ici, ils sont les plus nombreux, la grande majorité des Français, se montrent, eux, lucides mais assez pantois quant à leur niveau d'anglais, oscillant entre déception, étonnement et incompréhension quand ils se comparent à un Allemand, un Néerlandais, un Suédois. En fait, quand ils se comparent à n'importe qui au-delà de nos frontières, la plupart ayant le sentiment d'avoir comme frappé un coup d'épée dans l'eau, un coup pour rien, eux qui n'ont d'une certaine manière pas vraiment trouvé la ligne de départ dans l'apprentissage de l'anglais.

Sous ce titre : « Notre anglais en France », se cache une réalité. L'anglais en France « C'est un truc de fou. », ici traduit et adapté de l'anglais, entendu

comme ceci, « *It's crazy.* », de la bouche d'un natif, bière en main, discutant de la langue anglaise.

Chacun, occultant les différents classements que l'on peut observer, est en mesure d'évaluer ou constater par lui-même la place qu'occupe la France en Europe, voire dans le monde, en matière de langue et de pratique de l'anglais. Il apparaîtra, et c'est pour beaucoup peut-être déjà le cas, que la langue de Shakespeare est, ou semble être un problème, comme une espèce d'épine dans le pied. En clair, le Français moyen, lambda, peine à parler anglais.

D'où qu'il soit, qui il est, tout un chacun ou presque sait ou a su apprécier un jour la médiocrité de son anglais au regard de ce qui se fait ailleurs, juste à côté ou à l'autre bout du monde.

En France, on dit qu'on se débrouille, en fait, on rase quelque peu les murs et on bricole. Alors on arrivera grossièrement à se faire entendre. Au pire, on errera comme des fantômes en langue, en communication, en interaction avec l'autre, comme parfois pour certains, gentiment épaulé par l'ami(e) d'à côté dont le savoir-faire en anglais nous permet quelque confortable repos. Ainsi vit-on parfois, par procuration et non de son seul fait, brassé par les tumultes de la frustration, celle de ne pouvoir faire plus et de devoir compter sur les autres.

Apprendre l'anglais en France prend souvent cette forme, se faire guider, conduire, jusqu'à se retrouver perdu au beau milieu de la circulation. On n'arrive à rien ou presque. On a l'impression d'avancer à contre-sens alors même qu'on devait prendre un sens unique, lui, dès plus pratique, pour arriver à destination, ici parler anglais.

Un problème de sens

Aller dans le bon sens en France en matière d'anglais c'est déjà se dire qu'une langue se parle d'abord, non ne s'écrit. On dit d'ailleurs « parler une langue ».

On l'apprend le plus souvent, trop souvent, statique, figé, assis à recevoir des données théoriques obscures pour l'apprenant, trop nombreuses pour être claires, comme un message devrait l'être normalement, sans mise en pratique au réel ni même seulement fictive. On l'apprend non pas pour vivre, être ou faire des choses, sinon remarquer *le Colonel Moutarde avec le chandelier dans le bureau* alors même qu'on se passerait en fait et tout à fait de vivre pareille situation dans la réalité. Cela fait même peur, quand on se retrouve à lire, sans en connaître le sujet, l'exercice réalisé comme devoir à la maison par un gamin de l'Ecole dont une partie est la suivante, « Toutes les personnes qu'il avait tuées étaient enterrées dans le jardin. »

C'est donc comme cela, parfois, avec un tel sujet, un tel vocabulaire utilisé, que nos enfants apprennent l'anglais à l'école. Ils doivent savoir « creuser » et « enterrer » mais pas une once d'idée quant à dire ce qu'est une mairie, une boulangerie ou une station service.

À quelle fin donc que ces thèmes de fictions quand la langue, la vraie, vivante, mouvante, nous fait avancer dans notre vie, dans notre être, cette vie qui nous fait aller à la mairie, à la boulangerie et à la station service ? On dira plus réellement : « Je vis à tel endroit. » que « Je meurs à tel endroit. » C'est le sens à donner quant à l'apprentissage de l'anglais, celui de faire primer la vie sur son contraire, sans pour autant passer outre le vocabulaire qui s'y rapporte, sinon de donner, en premier lieu, la primauté à ce qui importe le plus dans nos vies.

Ajoutons que la vie nous offre beaucoup plus à dire que son opposé. Aussi entendre, voire écouter plus sûrement nos enfants, ici de quinze ans dire : « On s'en fiche de ce vocabulaire, cela ne nous aidera pas dans la vie

réelle. », peut valoir son pesant et pour le maître dans sa transmission et l'élève, l'enfant, le sien au moins, que l'on souhaite pour beaucoup d'entre nous, voir un jour parler anglais, plutôt que l'inverse.

Le problème, et on s'accorde à dire en France que cela en est un, peut se décrire comme suit. La langue anglaise s'apprend à l'école.

La langue anglaise est une langue vivante, en mouvement, répondant d'un espace géographique multiple et varié, les portes grandes ouvertes à une évolution naturelle visant à de plus simples et confortables interactions, comme le français, comme toute langue vivante en fait. Hier en France on « adorait », aujourd'hui on « kiffe », notre langue vit aussi. C'est ainsi, et tant que l'on se comprend c'est déjà bien. L'anglais a évolué, le français aussi, ces deux langues versant dans une tendance naturelle à l'appauvrissement mais néanmoins chacune, riche de ce qu'elles sont, leur évolution étant une partie de cette richesse.

L'école ? C'est le couloir de l'institution qui est elle un bloc inamovible, figé comme mort et ne répondant pas du facteur géographique variable car in-changeant, endroit unique, point commun qui fait dire à beaucoup, faute d'avoir eu le sens : « Je ne comprends rien. », « Je suis une buse. », « Je suis nul. » et ça aussi, « **Brian is in the kitchen.** » (Brian est dans la cuisine.). Cette dernière phrase, connue de beaucoup, maintes fois entendue de la bouche de nombreuses personnes comme l'écho d'une petite voix qui se nomme traumatisme inconscient qui fait dire au patient-apprenant : « J'ai appris l'anglais à l'école mais pour rien, il ne m'en reste pas grand chose. » Peut-être cette impossible assimilation théorique d'un savoir-faire qui se veut de principe pratique. Problème de sens, de sens donné quant à l'idée de parler une langue étrangère, à savoir, vivre.

Parler anglais c'est se permettre de vivre, mieux, c'est un outil, un moyen. Et d'ailleurs d'outils, ce n'en sont que bien trop souvent de mauvais utilisés dans la transmission de la langue elle-même. Sinon l'anglais serait lui bien utilisé par beaucoup contrairement à ce qui se fait encore aujourd'hui. La

chose tient en quelque sorte en cela, se voir remettre un paquet, léger en l'occurrence, dans les deux sens du terme, et se voir dire : « Tiens, ça doit marcher comme ça. » C'est un peu comme ouvrir un carton de meuble sans la notice de montage, galère plus que l'inverse. Alors on galère.

Le sens, la notice pour l'anglais, se veut savoir-faire, savoir pour faire, non pas juste savoir pour savoir, domaine de la seule connaissance. Par exemple, si on dit : « ***I know how to speak English.*** », c'est comme dire : « Je sais comment parler anglais. », avec des mots, des verbes, des compléments, la théorie, et cela ne veut pas pour autant dire qu'on l'a déjà parlé. Mais on dira : « ***I can speak English.*** » qui là signifie « Je sais parler anglais. », en vrai, en pratique. Théorie, pratique, que veut-on ?

De même est-ce que c'est parce que l'on a le savoir-faire que l'on va faire forcément et de la même manière ? Non, alors piano avec la théorie. Et ce meuble, en anglais, on en voit jamais ou presque la couleur.

Quand quelque chose ne marche pas il faut ou modifier son comportement ou arrêter, et/ou pour certains prendre du recul ou se remettre en cause. Pas facile de changer, prendre des risques. Pourtant, combien de fois nous arrive-t-il de vouloir se créer un autre chemin sur la route pour raccourcir le trajet ? Parce que c'est quand même la réalité, la route, l'anglais en France, on n'en voit pas le bout. Et on tourne en rond.

C'est sans doute cela notre problème avec l'anglais en France, une imprégnation pleinement théorique de ce qui se veut de principe pratique. On nous dit : « Eh les gars, le fil vert sur le bouton vert, le fil rouge sur le bouton rouge. » Ça vous parle ? On passe à la pratique et boum, on se retrouve avec une réalité dont les boutons sont blanc et bleu. On se trouve bien en peine de pouvoir accorder les fils rouge et vert sur les boutons blanc et bleu.

Il semble, considérant notre poids plume d'ensemble, en matière de compétence anglaise, que le rapport théorie-pratique dans l'enseignement de la langue anglaise est à peser, le prix n'en vaut pas la chandelle. On passe dix ou douze ans à l'école pour en ressortir sans être capable, pour beaucoup, de parler dix ou douze secondes sans faire d'erreurs. On traverse le temps sur ce qui s'avère être un chemin d'errance sans réelle finalité.

Le rapport théorie-pratique dans la transmission de l'anglais devrait être pensé d'en-haut et le meilleur possible, comme il convient que celui qui vend son produit doit le vendre le meilleur possible à son client. Problème. Ceux qui sont capables de vous dire de leur siège au sein de l'institution : « S'ils savent dire *I work since* c'est déjà bien. », ont oublié qu'en matière de transmission c'est l'autre qui prime et pas soi-même. Aussi que transmettre l'anglais c'est donner, déjà, mais d'abord remettre le plus confortablement possible des données, ici l'architecture de langue, en main propre, et non pas jeter le paquet comme une bouteille à la mer pour l'échec le plus patent. L'échec est international quand on entend un étranger dire à un Français s'étonner de la qualité de son accent. Traduction : « Si tu es Français il y a peu de chance que tu aies un bon accent. »

Toutefois, bon ou mauvais accent on s'en fiche quelque part, plus on parle, mieux on parle, si on le veut, comme pour tout, à mesure qu'on reproduit la même chose pour arriver à cette destination qu'est le savoir-faire. Et savoir-faire en anglais, c'est parler et évidemment la capacité à parler se reflète souvent dans l'accent de la personne, même si l'habit ne fait pas forcément le moine. On peut quand même nager comme un poisson dans l'eau avec un accent bidon, comme faire de petites ou grandes bulles, l'important c'est d'en faire. Et puis à chacun sa manière et ses moyens de parler, même si cela peut faire mal aux oreilles, comme d'entendre : « Si j'aurais su j'aurais pu. » au lieu de « Si j'avais su... ».

En France, contrairement au passé, enfin, pourrait-on dire, on peut mettre

aujourd'hui les enfants en contact avec l'anglais de plus en plus tôt, chose que l'on peut observer avec l'essor des crèches multilingues, cela un peu plus tous les jours à mesure que le temps passe.

Le parent, conscient du « quoi » anglais chez lui, sa capacité à le parler, permet et souhaite à son enfant de l'avoir plus en réalité, de le connaître plus tôt et donc peut-être mieux plus tard. Fort bien. Le parent est souvent inconscient, méconnaissant du « pourquoi » cette normalement « capacité » apprise dans le passé est à ce point chez lui incapacité au présent. Si on lui demande de qualifier son niveau en anglais il le dira le plus souvent « scolaire », adjectif que chacun saura placer au bon endroit sur l'échelle du bon, médiocre ou mauvais. En tous les cas oui, baignons nos enfants dans le bain des vibrations de la langue anglaise, au plus tôt, sans toutefois en faire trop.

Les enfants, à par exemple cinq ans, savent dire assurément : « L'anglais, c'est important. » À quatorze ans ils savent aussi dire : « Cela nous permet de voyager. », « On y est de plus en plus confronté. » Pas grand monde pour contredire cela. Il est vrai, la vérité sort parfois de la bouche des enfants.

Alors si l'anglais est important, qu'il nous permet des choses, s'il est une réalité plus grande tous les jours, combien de temps encore faudra-t-il accepter de rester à cet état fantomatique qu'est la capacité des Français à parler anglais au sortir de la structure académique ?

Oui, de ce problème avec l'anglais, qui se veut ici de sens, on ne fait qu'une chose, un problème, à défaut de savoir où cela nous mène si ce n'est nulle part.